

Recherches sociographiques



Fernand DUMONT, *Récit d'une émigration. Mémoires*

Jean-Phillippe Warren

Volume 40, numéro 1, 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057247ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057247ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Warren, J.-P. (1999). Compte rendu de [Fernand DUMONT, *Récit d'une émigration. Mémoires*]. *Recherches sociographiques*, 40(1), 131–133.
<https://doi.org/10.7202/057247ar>

COMPTES RENDUS

Fernand DUMONT, *Récit d'une émigration. Mémoires*, Montréal, Boréal, 1997, 268 p.

Notre siècle a vu périr un à un tous les espoirs. En règle générale, l'homme d'aujourd'hui a défroqué des rêves qu'il avait longtemps entretenus d'un monde meilleur, plus juste, plus fraternel. Les *Mémoires* de Fernand Dumont constituent, pour cette raison, davantage que le fragile récit d'une vie, serait-elle celle du plus grand penseur québécois de cette fin de siècle, le témoignage d'un homme qui ne s'est pas empêché, pour faire œuvre universelle, de s'enraciner dans le destin de son peuple et de s'engager au cœur des événements de l'actualité. L'engagement appelle la réflexion de Dumont comme il la précède. C'est qu'elle est une part de lui-même. À ce sujet, j'ai souvenir d'un article où la prose de Dumont, évoquant son pays natal en termes pieusement poétiques, ne laissait pas de suggérer comment sa réflexion, même la plus abstraite et la plus strictement politique, prenait source à l'enfance. «Heureux ceux qui comme Miron, Ferron, Tremblay, Lévy-Beaulieu vivent toujours du pays. Moi je passe le plus clair de mon temps en exil, dans les contrées de l'abstraction. C'est bien ma faute. Cela tient d'ailleurs à mon village. Je vous l'expliquerai longuement un de ces jours. [...] J'aimerais bien, je n'aimerais que cela, écrire un livre sur Montmorency [...]. Mais pour dire tout à fait ce que c'est, Montmorency [...], j'attends encore [...] : il faut garder pour la fin les plus beaux devoirs de l'écriture.» (Fernand Dumont, « Montmorency : si c'était un pays », *Le Devoir*, 28 octobre 1972.) Le livre qui vient de paraître répond pleinement à ce devoir.

La pensée de Dumont n'est pas une quelconque théorie qu'il aurait cueillie au « ciel incolore des idées abstraites », selon une expression qui lui est propre, elle exprime son drame personnel, elle évoque parallèlement le déchirement d'un peuple qui ne veut pas sacrifier ses traditions sous prétexte de se gagner le monde moderne. En même temps, cette pensée, malgré l'attention constante qu'elle accorde à l'histoire, ou peut-être pour cette raison même, s'élève à l'universel de notre condition humaine ; un peu comme Pascal qui, à confesser la tragédie de sa foi, interroge l'incroyant, le porte à s'affranchir de la fausse sécurité de ses idoles et enfin, l'oblige à renouer avec une métaphysique où s'offrent de véritables raisons de vivre. Lire l'autobiographie de Dumont est impossible en dilettante. En se voulant tout entière centrée sur le drame d'une enfance singulière, elle ouvre sur une interrogation plus large et autrement plus féconde, une interrogation qu'il n'est plus possible après Dumont de ne pas se poser et qui pourrait se résumer à celle-ci :

existe-t-il pour l'homme un lieu de totalité, un lieu qu'il puisse tout entier habiter comme autrefois le pays de l'enfance ?

Le livre s'ouvre sur un souvenir du pays natal, un souvenir banal en apparence, mais dont Dumont se souvient parce qu'il rappelle qu'à l'époque lointaine de sa jeunesse il ne craignait point d'être seul dans le « bienheureux silence ». Il entendait bruire les paroles de ses proches comme bruissaient sentencieusement les feuilles des arbres du grand jardin du presbytère. Au lieu de prendre le « chemin de l'usine » comme ses camarades, la route que l'écrivain a suivie l'a toutefois mené sur de « mystérieux chemins » : les « sentiers de l'abstraction ». Quoique ses parents et sa sœur l'aient sans cesse encouragé à consentir à l'exil, il se sent coupable d'avoir abandonné à ses « chemins tout tracés » son petit peuple de Montmorency. À lui à qui est confiée la tâche d'assumer après les prêtres de paroisse le ministère de la parole, incombe désormais de proférer une parole qui ne soit ni une propagande, ni un psittacisme, ni un bavardage – mais une parole fidèle à ses origines, une parole vivante, authentique, libérée, qui charrie le silence de son village tout en l'exprimant. De n'être jamais assuré de ses dires, de ne pouvoir jamais s'assurer de la parfaite légitimité de son discours naît la culpabilité de l'intellectuel. Entre son enfance où le quotidien n'était jamais contredit par l'art ou la science, et l'âge adulte où le savant a par profession, et ce même s'il la défend, le devoir d'écrire pour ainsi dire aux dépens de la culture populaire, se dessine peu à peu le remords irrémédiable d'un exil. L'œuvre de Dumont, aussi abstraite, aussi subtile soit-elle, ne serait-elle, de son propre aveu, que « le rêve impossible d'une réconciliation avec (son) enfance » ?

Seul reproche que je puisse faire à un livre qui n'en demeure pas moins une confession fascinante de plus d'une façon, l'émigration que tente ici de retracer Dumont semble se condenser tout entière dans la route à parcourir, dans un exil qui est moins un gouffre ouvert sur l'angoisse de la solitude que nostalgie quasi exotique d'un ailleurs. Rousseau n'est pas né dans un village aborigène pour regretter la vie à ses yeux authentique des peuples primitifs ; Marx ne vient pas d'une famille ouvrière pour dénoncer le sort des travailleurs dans les manufactures. Je ne vois guère de nécessités ataviques dans les choix que pose l'intellectuel. La fatalité n'est que rétrospective. À cet égard, il est curieux que les enfances radicalement différentes de Vadeboncoeur et Dumont ne les aient pas empêchés de se rejoindre dans des luttes et des espoirs semblables. Trop souvent Dumont s'exprime comme si il avait fait ceci parce que cela – là où il lui aurait fallu dire plus justement : de ceci, j'ai fait cela. À peine si l'on sent, par exemple, que de l'idéalisation de la culture populaire de Montmorency il a fait l'utopie communautaire de la société de demain. Il semble au contraire que sa pensée cherche à refermer la béance qui le tourmente. Or, sa pensée ne comble pas le vide de son enfance, pour ainsi dire elle l'habite comme la musique vertigineuse du poète habite le silence. Ses *Mémoires* sont ainsi trompeurs. Comme si l'assurance de jadis faisait place à une certaine pudeur, à une certaine retenue. Par exemple, Dumont dit entreprendre des études en sciences sociales car cette discipline répondait mieux à ses goûts pour la spéculation, ce qui étonne de la part d'un penseur ayant toujours gardé un faible pour l'abstraction philosophique, voire ce qui apparaît simplement incroyable lorsqu'on connaît le parti-pris farouchement

positiviste de l'École du père Lévesque. Autre exemple, l'étude de la psychologie à Paris n'est-elle qu'une façon d'élargir ses connaissances anthropologiques, comme Dumont le laisse entendre, ou n'est-il pas lieu d'y voir des raisons autrement plus fortes et plus profondes ?

Bien des raisons restent en suspens. On peut croire que Dumont y aurait répondu s'il en avait eu le temps ; il est aussi possible de croire qu'il nous les aurait laissées telles quelles, comme un travail volontairement inachevé, comme un tableau où les teintes absentes ne nous apprennent pas encore si le soleil se lève ou se couche, pour qu'une fois de plus le lecteur, continuant subtilement son œuvre, se prenne avec lui à espérer.

Ces réserves faites, il est possible de penser qu'au fond, l'intérêt du livre se situe ailleurs que dans sa confession, son originalité, ses révélations. Dans le style de la prose d'abord, qui est une première invite à poursuivre la lecture. Ensuite dans le plaisir qui nous vient à suivre les engagements jamais démentis de l'auteur – plaisir qui nous distrait, s'il ne nous guérit pas, de la morosité ambiante et de l'abdication de plusieurs. Dumont a été de tous les combats pour une plus grande justice alliée à une liberté véritable, il n'a jamais baissé les bras devant les efforts colossaux que la Révolution tranquille exigeait, il a toujours pratiqué cette science combattante dont parlait Mounier et qui est le gage que la vérité du savant ne sombre pas dans des jeux illusoire ou l'impertinence. Les livres de Dumont vieilliront peut-être vite, mais c'est qu'ils auront beaucoup vécu. Déjà Dumont nous manque. Non pas que nous ayons besoin d'apprendre de lui des vérités nouvelles. Nous avons plutôt besoin de nous les faire répéter. Car devant la misère éhontée d'une grande partie des travailleurs québécois, devant le règne séculaire des oligopoles, devant la participation plus que jamais bâillonnée des citoyens, nous en sommes réduits à réaliser avec Dumont combien il est dur de se convaincre de l'évidence.

Jean-Philippe WARREN

Yves ROBY et Nine VOISINE (dirs), *Érudition, humanisme et savoir : Actes du colloque en l'honneur de Jean Hamelin*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 1996, 420 p. (Culture française d'Amérique.)

Ce livre rassemble les communications présentées au colloque organisé en novembre 1994 pour célébrer la carrière et l'œuvre de l'historien Jean Hamelin, qui figure parmi les grands intellectuels de sa génération et parmi les artisans du profond renouveau qu'ont connu la recherche et l'enseignement de l'histoire au Québec depuis les années 1960. Il comprend en tout 22 articles, en plus d'un portrait signé par Nive Voisine. L'organisation de l'ouvrage mérite qu'on lui prête attention. On aurait pu s'attendre, comme dans les traditionnels mélanges offerts à la personne honorée, à une biobibliographie suivie d'articles sur les thèmes les plus divers. Dans le présent cas, les articles sont consacrés à l'un des nombreux thèmes